

Jacques Haussy

André Malraux et la guerre d'Espagne

Paru dans *Histoires littéraires* de juillet-Août-Septembre 2009 - n° 39

Les épisodes de la vie de Malraux ont toujours fait l'objet de récits contradictoires. Il en est ainsi de son engagement auprès de la République espagnole en 1936. Pierre Marcabru a bien décrit cette discordance dans *Le Figaro* du 26 avril 2001 :

Qu'a fait Malraux pendant la guerre d'Espagne ? Pour les uns, dont Paul Nothomb qui vient de publier un album *Malraux en Espagne* (Phébus), c'est un archange, un entraîneur d'hommes, un chef, pour les autres, des officiers espagnols surtout, c'est un désorganisateur né qui allie l'incompétence à la suffisance. L'escadrille Malraux relève selon eux, à quelques exceptions près, de la pagaille, de la frime et du dilettantisme. Allez savoir ! En tous les cas, elle a existé et servi.

Serait-il possible de lever l'incertitude ? Écartons tout de suite les dires et écrits de Malraux lui-même : on sait trop combien il avait une relation particulière avec la vérité. Rappelons, par exemple, sa déclaration, en 1933, devant les caméras de Pathé-Journal et des Actualités Gaumont, lors de l'attribution du prix Concourt à *La Condition humaine* : « J'ai essayé [...] de montrer quelques images de la grandeur humaine, les ayant rencontrées dans ma vie dans les rangs des communistes chinois... » À la date des événements décrits dans l'ouvrage, le plus loin où était allé Malraux en Chine était Hong Kong, pendant quelques jours, et il n'avait jamais été le camarade de communistes chinois. Rappelons aussi les différentes versions qu'il a données de son action supposée en 1940-41 : la « réorganisation d'un régiment de chars », « un des exécutants du premier dynamitage (Toulouse) », « chef du sabotage et du dynamitage du centre » - alors que, pendant cette période, il pouponnait sur la Côte d'Azur, avec sa compagne Josette Clotis, leur fils né en octobre 1940 (un second naîtra en novembre 1943, qu'il fera parrainer par Drieu la Rochelle). Sur l'Espagne, sa mythomanie s'est donnée libre cours devant Gide, qui rapporte dans son *Journal*, le 4 septembre 1936 : « Son espoir est de rassembler [les forces] des gouvernementaux ; à présent il a pouvoir de le faire. Son intention, sitôt de retour, est d'organiser l'attaque d'Oviedo. » En fait, Malraux n'avait aucun pouvoir de rassembler et d'organiser.

Beaucoup se sont cependant laissés abuser, notamment Pietro Nenni, chef du Parti socialiste italien, qui a suivi la situation espagnole sur place en tant que directeur du journal de l'émigration socialiste en France. Son livre *La Guerre d'Espagne* (1959) est une reproduction des affabulations du héros, que celui-ci lui délivrait à table :

Je vais parfois dans un restaurant basque avec Malraux et sa femme... On commente passionnément les faits du jour. Nous sommes comme des arcs tendus par un archer invisible et pourtant présent : la révolution. La vie de beaucoup d'entre nous est en train de s'enrichir d'une expérience décisive.

Les témoignages sur les prétendus exploits de l'escadrille España et son chef admirable sont ainsi, soit recueillis de la bouche de Malraux, soit donnés de seconde main, comme ceux de journalistes américains (L. Fisher, H. Matthews), d'un chef britannique de bataillon des Brigades internationales (T. Wintringham), d'un ami soviétique de Malraux, Ilya Ehrenbourg... Signalons enfin que Malraux n'avait aucune compétence militaire, ayant été réformé de façon définitive, pour troubles nerveux, en 1923. Il ne savait ni piloter un avion, ni conduire une voiture, ni même faire du vélo.

Comme l'indiquait Pierre Marcabru, le premier responsable de la version magnifiée de l'action de l'escadrille est Paul Nothomb, qui en fut le commissaire politique, envoyé par le Parti communiste belge. Il fait aujourd'hui figure de témoin « officiel » : adoubé par les héritiers et les amis du grand homme, on le verra présenter son *Malraux en Espagne* à l'Institut Cervantes de Paris, accompagné par Florence Malraux et Jorge Semprun. À ce titre, il sera interrogé par tous les biographes, dont Olivier Todd, le dernier en date. Il exposera ses thèses dans nombre de revues et magazines (comme *La Revue des Deux Mondes* de novembre 1996), et on le verra sur les plateaux de télévision de Bernard Pivot, Thierry Ardisson, Philippe Tesson - jusque chez Patrick Rotman, dans une émission intitulée *Malraux dans les combats du siècle*.

Ses théories principales : au moment de l'insurrection, la République ne disposait d'aucune aviation, et c'est Malraux qui a « inventé » l'aviation républicaine ; la « bataille de Medellin », le 16 août, a vu l'escadrille de Malraux mettre en déroute les insurgés, ce qui a permis de ralentir leur progression et de laisser ainsi à la défense de Madrid le temps de s'organiser, donc de « sauver Madrid » — toutes assertions fausses et dont la réfutation est aisée : l'escadrille a été mise sur pied par les gouvernements français (Cot et Lagrange) et espagnols (Albornoz et De Los Rios), et non par Malraux. L'essentiel de ces fables est relatif à des épisodes - la création de l'unité, la bataille de Medellin - dont Nothomb n'a pas été le témoin, car il est arrivé dans l'escadrille en septembre. Pourquoi ces embellissements et ces falsifications ? Pourquoi cette admiration, cet attachement et cette fidélité indéfectibles pour Malraux ?

Un épisode des années 40 donne la clé. Né en décembre 1913 dans une famille aristocratique bruxelloise, Paul Nothomb¹ était membre du Parti communiste belge (PCB) depuis l'âge de 17 ans lorsque, fort du prestige acquis en Espagne au côté de Malraux, il devint le responsable de l'appareil militaire du PCB, les « PA » (Partisans armés). Il fut arrêté par la police allemande le 13 mai 1943, puis incarcéré. Transféré dans les locaux de la Gestapo à Bruxelles, il se dit converti au national-socialisme, donna des noms de membres de son réseau et assista aux interrogatoires afin de convaincre les détenus de renoncer à toute résistance et de parler. Un billet écrit en détention par l'une de ces victimes, Annette Cahen, secrétaire du chef du PCB - laquelle ne reviendra pas de déportation - signale : « Interrogée 1 seule fois la nuit du 7 au 8/7 [1943] avec intermédiaire de petit Pol, le salaud...» Du 2 juillet au 30 août, il y eut cent quatre arrestations de communistes ou de sympathisants, membres du réseau de Nothomb. Soixante-seize furent déportés, douze exécutés et huit moururent en déportation. Après la Libération, en juin 1945, Nothomb fut arrêté sur plainte de quelques-uns de ceux qu'il avait dénoncés. Les procès eurent lieu en 1946 - Conseil de guerre et Cour militaire - et Nothomb fut condamné à deux ans de prison, puis, en appel, à huit ans. Après un court emprisonnement, il s'exila en France, où il prit le nom de Julien Segnaire. Malraux

1. Décédé le 27 février 2006.

l'introduisit chez Gallimard, qui publia ses cinq romans et l'employa à la documentation d'écrits sur l'art (*Tout l'œuvre peint de Léonard de Vinci* et *Tout l'œuvre peint de Vermeer de Delft*, 1952)² . On comprend qu'il ait voué une reconnaissance profonde et indéfectible à Malraux de lui avoir ainsi tendu la main et remis en selle...

C'est une tout autre qualité de témoignage qu'apporte, dans *Virage sur l'aile* (1965), Ignacio Hidalgo de Cisneros, général en chef de l'aviation républicaine, donc responsable supérieur de la glorieuse escadrille de mercenaires « commandés » par Malraux. Selon lui, la contribution de Malraux « en tant que chef d'escadrille s'avéra tout à fait négative... Loin d'être une aide ils furent une charge. » Contre-feu d'admirateurs de Malraux tels que Semprun et Nothomb : Cisneros était resté communiste lorsqu'il écrivait ces lignes, plus de 25 ans plus tard, et son but était de se venger du renégat Malraux, devenu anticommuniste avec le RPF.

Dispose-t-on de documents d'époque permettant de se faire une opinion ? Les archives militaires de Madrid sont très pauvres, et inexistantes sur l'escadrille elle-même. Toutefois, Robert S. Thornberry³ a trouvé un rapport du 2 septembre 1936 du sous-secrétaire de l'Air Antonio Camacho, qui corrobore parfaitement les dires de Cisneros. Voici la traduction d'un passage :

Tout ce qui a été exposé ci-dessus montre que le personnel français agit, non avec autonomie, mais avec une indépendance individuelle confinant à l'anarchie, ce qui fait qu'ils ne sont pas seulement inutiles, mais nuisibles, car ils introduisent le désordre où ils passent, et on ne peut compter sur l'exécution des tâches qui leur sont confiées. Aussi, la hiérarchie considère nécessaire que les personnels susdits soient réunis sur un seul aérodrome et sous les ordres d'une personne responsable, qui ait de l'autorité sur les hommes et qui puisse répondre de ce commandement et de l'exécution des missions qui leur sont demandées.

Tous les autres témoignages confirment les dires d'Hidalgo de Cisneros, à commencer par celui de Nothomb lui-même, dont ces lignes de *Malraux en Espagne* surprennent :

Malraux n'apprécie guère ce genre de fantaisie... et nous le fait savoir : « On raconte déjà partout que l'escadrille Malraux est un cirque, ça suffit comme ça ! »... Il sait qu'on nous a à l'œil...

Clara Malraux, dans *La Fin et le commencement* (1976), atteste que l'opinion du général en chef de l'aviation républicaine était la même à l'époque et n'avait donc rien à voir avec le compagnonnage communiste : « L'escadrille était durement attaquée par le général de Cisneros qui l'accusait de tout. » De plus, son récit de l'inspection de Serre, « directeur socialiste militant d'Air France », montre que les matériels étaient dans un état déplorable : « Je n'ai jamais vu une telle pagaille... Il faut que cela finisse. Je ne vous enverrai plus une pièce de rechange. » Enfin, la dangereuse incompétence du chef de

2. Ces faits ont été établis par l'historien José Gotovitch dans son livre *Du rouge au tricolore. Les communistes belges de 1939 à 1944* (Labor, 1992) et dans l'article *De la pudeur à la logorrhée. Le Délire logique de Paul Nothomb* (*Politique revue de débats* n° 16, avril/mai 2000, Bruxelles).

3. *André Malraux et l'Espagne*, Droz, 1977. L'ouvrage effectue une mise au jour précise des effectifs et des matériels de l'escadrille, des opérations effectivement réalisées, et des écarts entre la réalité et sa transformation dans le roman *L'Espoir*. Il manque toutefois de distance critique et fait une place excessive aux dires de Malraux et de Segnaire-Nothomb.

l'escadrille est la cause des plaintes auprès d'elle de l'un des pilotes, ami du couple Malraux, Edouard Corniglion-Molinier (1898-1963), qui sera le producteur du film *Sierra de Teruel-L'Espoir* :

Ton homme a encore fait des âneries... Tel avion est hors d'usage... C'est un miracle si nous n'avons pas eu plus de pertes... Cet ordre était idiot, tu comprends... Un tel et un tel sont blessés, pour rien, tu comprends ?...

Un pilote de l'escadrille a aussi apporté son témoignage : Jean Gisclon, né en 1913, héros de l'aviation française⁴. Son livre *La Désillusion : Espagne 1936* (1986), où il apparaît sous le nom de Michel Bernay, est accablant pour Malraux :

[...] à aucun moment il ne fait allusion à l'échec total de la mission dont il avait été chargé : la création d'une escadrille qu'il avait voulu internationale et parfaitement opérationnelle. Un échec dû en grande partie à son inexpérience dans le domaine de l'aéronautique et celui du commandement ; et à son refus de la plus élémentaire concertation avec les premiers pilotes professionnels qui composèrent cette escadrille « Espana ». Peut-être par crainte qu'ils ne le frustrèrent un peu de sa gloire.

Plus loin est décrit son rôle réel :

[...] l'Esquadra España [...] dont André Malraux, qui se trouvait à Albacete, était en quelque sorte le gestionnaire et l'agent de liaison. Journaliste, n'ayant aucune connaissance de l'aviation, Malraux faisait plutôt figure d'un Lord Byron de cette épopée révolutionnaire que d'un Villebois-Mareuil donnant sa vie, quarante ans plus tôt, pour la cause des Bœers. Volubile, grandiloquent, il était plus un tribun qu'un organisateur, le lien, au cours des premières semaines de cette guerre, qui reliait le cabinet de Pierre Cot à celui de Prieto, ministre de l'air et de la Marine, à Madrid.

Tout au long du livre est confortée l'image d'un Malraux incompetent, sans autorité et déconsidéré : « Nous étions tout de même parvenus à nous faire prendre au sérieux par les Espagnols. — Nous, oui, s'écria Thomas avec force, mais, hélas, pas Malraux. »

On comprend mieux pourquoi, sur les plateaux de télévision et dans la presse, on préférerait recourir à Nothomb, le protégé et l'employé de Malraux, dont aucune mise en cause du grand homme national n'était à craindre, au contraire. Un journal fit cependant appel au témoignage de Gisclon, *France-Soir*, dans un numéro spécial du 26 avril 2001, avec deux pages entières ainsi appelées en une :

Mythe. Tout ce qui n'a pas été dit sur Malraux le « héros ». L'écrivain vénéré de la guerre d'Espagne et de la Résistance avait bien caché son jeu. Révélations sur une icône au moment où sort sa biographie par Olivier Todd.

L'entretien avec Gisclon a été conduit par Jean-François Kervéan :

4. Selon l'association *Vieilles Tiges*, Jean Gisclon eut les décorations et états de services suivants : « Commandant. As de guerre avec 6 victoires. Commandeur de la Légion d'Honneur. Croix de Guerre 39/45 avec 6 palmes. Médaille de l'Aéronautique. Air Medal américaine. 6025 heures de vol dont 5850 militaires. »

[Malraux] n'était pas antipathique. Mais nous, militaires professionnels, avons vite compris qu'il s'agissait d'un rigolo. Un beau parleur qui ne parlait pas espagnol. Il était là pour jouer une carte politique et personnelle. [...] Que Malraux et son escadrille aient pu, à trois ou quatre appareils, stopper la colonne franquiste ou, comme on l'a prétendu, sauver Madrid, c'est une vaste fumisterie. Malraux jouait dans son coin, avec une belle conviction, peu d'efficacité et aucune compétence. [...] [à cause] de tous ces gens, opportunistes, militants, aventuriers, qui étaient venus jouer une carte personnelle, sans avoir le vrai sens du combat, de la discipline. Et la guerre d'Espagne fut un échec et j'en suis triste, à cause de tous ces gens comme Malraux.

La cause est entendue. Malraux fut bien le « désorganisateur né qui allie l'incompétence à la suffisance » mentionné par Pierre Marcabru, et « l'escadrille Malraux relève... à quelques exceptions près, de la pagaille, de la frime et du dilettantisme ». Son action n'a toutefois pas été inutile, comme le reconnaît Ignacio Hidalgo de Cisneros : « Malraux, écrivain de grand renom, pouvait utilement servir notre cause » et, à ce titre, il était légitime qu'il obtint le diplôme de « bienfaiteur de l'Espagne républicaine » que lui remit Dolores Ibârruri, la Pasionaria. Il fera ainsi aux États-Unis, en mars-avril 1937, une tournée de propagande et de collecte de fonds pour la République espagnole, au cours de laquelle il déclara devant un auditoire new-yorkais :

Staline a rendu la dignité à l'espèce humaine. Et, tout comme l'inquisition n'amoindrissait nullement la dignité fondamentale du christianisme, ainsi les procès de Moscou n'amoindrissent nullement la dignité fondamentale [du communisme].

Au même moment, se déroulait en URSS la « Grande Terreur » qui a fait 700 000 morts entre 1936 et 1938, Dolores Ibârruri lançait la chasse aux militants du POUM, et André Nin était assassiné. Mais ceci est une autre histoire.